



JEAN-CHRISTIAN GUIBERT

Un clown connecté à l'âme des gens

CARTE D'IDENTITÉ

Nom: GUIBERT

Prénom: Jean-Christian

Âge: 37 ans

Nationalité: française

Profession: artisan du spectacle

Signe particulier: "surdoué",
a découvert le nez rouge
et ne l'a plus quitté!

Être "bon élève" et devenir clown... Comment concevoir la relation entre les deux? Comme une relation à construire. Témoignage d'un bon élève devenu clown...

Quel a été votre parcours scolaire?

Jean-Christian GUIBERT: Pendant longtemps, j'ai été premier de classe¹, second ou troisième, en tout cas dans le peloton de tête. À partir de la seconde², c'est devenu plus difficile, mais davantage sur un plan personnel que scolaire. J'ai passé un bac C, le bac scientifique à l'époque, mais je n'étais

inscrit nulle part, ni à la fac, ni ailleurs. En fait, je commençais une dépression, qui allait durer 2 ans ½. Un ami de mes parents avait fait un bac C technologique, avec notamment du dessin industriel, pour pouvoir entrer à l'École des Arts et Métiers. Du coup, j'ai suivi le même cursus. Je suis parti en école de préparation d'ingénieur et à Lille en école d'ingénieur, mais je ne

suis pas passé, à 1/100^e de point près! Et comme j'étais malheureux comme la pierre, je m'étais dit que je n'allais pas redoubler, et que si c'était le cas, je m'en irais. Donc, je suis parti. J'ai été pris dans d'autres écoles d'ingénieur, dont une d'ingénieur designer, qui était moins technique. J'y ai fait une année, mais j'avais déjà fait le pas d'aller voir ailleurs. En gros, depuis la troisième, je suivais la pré-programmation familiale de la meilleure formation, qui était celle d'ingénieur, et je n'avais pas d'ouverture personnelle ou familiale vers d'autres cursus possibles.

Vous vous sentiez obligé de suivre cette voie?

JCG: Un petit peu, oui. Enfin, je ne me sentais pas obligé, mais j'étais dans un flou et une recherche personnelle... Faire les Beaux-Arts ou une école de comédien, je trouvais ça exubérant. Il y avait un côté superficiel quand je voyais ces étudiants, ces lycéens qui travaillaient dans ces domaines et qui ne me correspondaient pas. C'est un vrai travail, un vrai métier, mais à l'époque, je n'en avais aucune idée!

Vous n'étiez pas convaincu?

JCG: Non, mais surtout, je n'en avais pas l'exemple. Il y a des notions de travail qui sont profondes, qui sont inculquées dans notre culture occidentale. Le travail, c'est de 8h à 12h et de 14h à 18h. Et il y a une notion de difficulté, ou de peine. Au travail, on n'est pas là pour s'amuser. Il faut porter sa croix. Étymologiquement, travail vient de "tripalium", un instrument de torture: c'est inculquer que le travail doit être difficile! Faire quelque chose qui nous plait, ce n'est pas dans les mœurs. Et puis, surtout à des horaires différents, avec toute l'irrégularité du métier d'artiste, de comédien, ou plutôt d'artisan du spectacle. C'est difficile. À propos des intermittents, c'est inutile d'essayer d'éclairer les gens, cela prend du temps, tellement c'est ancré. Donc, forcément, à l'époque, je me sentais obligé. Je n'avais pas d'autre idée, j'étais dans le néant complet.

Le déclic s'est fait à quel moment, finalement?

JCG: Je dirais en milieu de 2^e année de prépa, quand je me suis dit que j'arrêterais si je redoublais. Cela faisait longtemps que je me disais que je voulais faire de l'art ou quelque chose comme ça. En 3^e ou 2^e, mes deux profs d'art ont dit à mes parents: "*Laissez-*

le nous, il est créatif, il est original, il a le coup de patte, etc.", et je me disais, dans ma tête de petit merdeux: "*Pour quoi faire? Prof d'art au collège ou au lycée, aucun intérêt!*". Je ne savais pas qu'on pouvait faire autre chose, de la pub, des décors, des spectacles... Je m'en souviens d'autant plus qu'un de ces deux enseignants ne m'aimait pas particulièrement, ce n'était donc pas de la complaisance.

Et vous n'avez jamais exercé le métier d'ingénieur?

JCG: Non! Dans l'article du *Monde*, ils me présentent comme "ingénieur", mais je ne suis même pas diplômé!

Vous vous retrouvez, derrière cette étiquette de surdoué?

JCG: Non! Parce que pour moi, ce terme ne veut rien dire. J'ai d'ailleurs découvert que je l'étais seulement l'année dernière. C'est plus un mode d'être au monde, un mode de raisonnement, de qualité de raisonnement, et je dirais plutôt d'ouverture et de sensibilité au monde que simplement une hyper intelligence. Surdoué, cela veut dire qu'on est doué, mais qu'on est encore plus doué que les doués! Cela ne laisse le choix que de réussir et de ne jamais vous plaindre. Or, en fait, ça vous décale, vous avez du mal à communiquer, vous êtes exclu...

Exclu de quoi?

JCG: Exclu des groupes, des gens, de la norme, du bon penser...

Et c'était ça, la souffrance?

JCG: Ah oui, la solitude... Je me souviens qu'en 2^e année de terminale, je me regardais respirer et je me disais: "*C'est pas vrai, ça va encore durer 60 ans, cette histoire...*". Quand j'étais au plus bas de ma dépression, je souhaitais devenir fou. Et puis, j'avais essayé de m'adapter, de m'intégrer pendant la terminale, mais en fait, quelque part, je me prostituais pour essayer d'avoir un peu de chaleur humaine ou ce genre de chose. Ceux que je croyais être mes copains ont massacré la maison de mes parents à coups d'œufs contre le mur... C'était une grosse claque pour moi, être bafoué ainsi de manière collective!

Les enseignants percevaient-ils cela?

JCG: Non... Ou s'ils le percevaient, ils ne m'en ont jamais parlé. Une fois, un prof de français m'a fait une ou deux remarques à une récréation. Tout à coup, j'avais un retour de ce que je pouvais dégager... Mais je n'ai jamais eu de véritable retour de mes enseignants. Je me souviens que le prof de français, après le bac français, m'a dit que j'étais un abruti parce que j'avais eu 12 ou 14 et qu'il considérait peut-être que je devais avoir 18... On ne m'a jamais demandé pourquoi je ne faisais rien, ce qui n'allait pas.

Et comment se libère-t-on d'injonctions telles que celles de



devoir réussir, de faire des maths?

JCG: C'est tout un chemin personnel, pour arriver à devenir soi... Ce qui me rendait malheureux, c'est qu'il n'y avait rien qui correspondait à ce que je sentais profondément, de ce que pouvait être la vie ou de ce que je souhaitais qu'elle soit... La vie, ce n'est pas juste des résultats en cours, ce n'est pas juste un diplôme ou une réussite sociale. On voit bien comment, aujourd'hui, on peut remplir toutes les cases qu'on nous dit être celles du bonheur, réussir socialement, être marié, avoir deux enfants et se rendre compte que, quand on a tout ça, il manque encore quelque chose! On peut tout avoir, et à la fin de la journée, à la fin de l'année, au bout de l'équation, on n'est pas heureux! Donc, qu'est-ce qui nous manque? C'est autre chose que juste une belle situation ou des réussites. Bien sûr, avoir une reconnaissance et réussir dans ce qu'on entreprend est quelque chose de constructif, de plaisant, mais ce n'est pas tout non plus. Moi, je ressentais ce manque, je ne pouvais pas croire que le bonheur était dans la réussite. J'avais un manque de vie, de réalisation personnelle en tout cas...

Aujourd'hui, comment appelez-vous ce manque?

JCG: La vie! Chacun a son vocabulaire là-dessus, l'amour, la joie de vivre, il y a quelque chose de spirituel. Pour la spiritualité, chacun a aussi son vocabulaire, c'est tellement personnel, mais au bout du compte, la sensation de bien-être, de bonheur, de plénitude, elle n'a pas de mot! Cette sensation est universelle, celle qui fait que là, vous vous sentez à votre place. Vous pourriez être facteur ou boulanger, gardien de prison ou homme politique, quelle que soit la place, il n'y a pas de bien, il n'y a pas de mal.

Ou bien... clown!

JCG: Pour moi, clown, oui!

Artisan de spectacle, c'est venu comment?

JCG: J'avais toujours cette démanigaison. J'ai donc fait une année d'"ingénieur designer", c'était déjà un petit peu plus artistique. J'ai ensuite dû partir à l'armée, ce qui tombait bien et qui a encore été une expérience folle. L'année d'après, j'ai suivi une

formation de chef de projet culturel. À 20-21 ans, j'ai été au Festival de théâtre de rue d'Aurillac, un énorme festival, où j'ai vu un feu d'artifice de spectacles revêtant toutes sortes de formes... Tout était utilisé. Je voyais des gens qui se battaient pour passer quelque chose, pour faire vivre des émotions au public, il y avait les formes les plus ahurissantes, et une grande liberté, quelque chose de vivant. Ce n'était pas une liberté égoïste, personnelle, mais une liberté de création, et sur le moment, je me suis dit "Ah, ça existe!".

Vous vous voyiez déjà à leur place?

JCG: Pas sur le moment, c'était inconscient. Je ne le savais pas à l'époque, mais oui, je me voyais à leur place. Donc, cette idée a fait son chemin. Entretemps, j'avais commencé le chant, la jonglerie, je devais aussi continuer mon master en gestion de projets culturels, mais je me suis dit qu'il fallait que je m'y mette, que j'entre dans la vie active. Je suis alors parti en Angleterre, de manière très romantique, en me disant que je parlais vers de nouveaux horizons... J'y ai fait de petits boulots et quelques mois plus tard, je me suis pété le genou, j'ai dû rentrer et j'ai continué à bosser un petit peu en parallèle, jusqu'à ce que je participe à un clip de Céline DION. Là, je m'y suis mis

en activité principale. J'avais fait un peu de théâtre au lycée, mais ce que j'avais vu en théâtre, en danse, voire à l'opéra, tout ce que j'avais vu comme spectacle n'avait pas éveillé chez moi ce qu'avaient éveillé les spectacles d'Aurillac. J'ai rejoint une troupe, j'ai repris des cours...

Avec un autre gars, on a monté un café-théâtre. Comme j'étais en couple, il fallait ramener des sous... Or, j'avais refusé du travail pour assurer certaines représentations, donc j'ai assumé, je suis parti dans la rue pour ramener de l'argent... Au bout d'1 an ½, le café-théâtre s'est écroulé, et je suis parti en rue, en solo. J'ai alors commencé à développer des contrats à droite et à gauche, des évènements, à monter la Fête de la musique, un mini-festival... Et puis, je suis tombé malade pendant un an, hépatite B. Tout s'est effondré, tous mes contrats sont tombés à l'eau, j'ai recommencé à zéro. Je suis parti en voyage pendant quatre mois en Inde, c'était la meilleure décision que j'avais prise depuis longtemps. Quand je suis revenu, je suis reparti en rue, et j'ai construit petit à petit ma vie d'aujourd'hui. J'ai suivi un stage de clown, ce que je ne connaissais pas du tout, mais qui correspondait à toute ma démarche de vérité, de quelque chose de proche de soi, mais qui ne soit pas soi complètement non plus. D'être au plus humble et au plus fort aussi, quelque part. C'est très compli-



qué, le clown. J'ai donc fait un stage, et je n'ai jamais quitté le nez rouge! C'est quelque chose de vraiment magique et de tellement profond aussi dans le travail, de tellement délicat. Cela fait 7 ans maintenant que je suis clown à l'hôpital, dans une compagnie³, pour faire rire des enfants qui ont le cancer en phase terminale, ou des parents...

Votre personnage, c'est un autre vous-même, c'est quelqu'un d'autre, c'est un peu de vous-même, ou c'est tout ça à la fois?

JCG: C'est un peu tout ça à la fois. Le clown, c'est un personnage, on ne décide pas de sa manière d'être, ce n'est pas un personnage de théâtre, il émane de vous. Peut-être qu'1% de votre personnalité va faire 40% de la personnalité du clown, donc c'est empreint de ce que vous êtes, de votre histoire, mais ce n'est pas vous. C'est là tout le travail, en fait, de justesse et de distanciation. Et il a ce côté, tellement humain, d'être spontané et de se prendre les pieds dans le tapis! C'est un cliché, mais c'est tellement nous, tellement notre humanité, quand on se prend au sérieux et puis qu'on se plante. Ça aide à rigoler de nous-mêmes!

Dans l'interview du Monde, vous dites: "Je trouve d'une importance primordiale le fait de parler à l'âme des gens"...

JCG: Oui, oui, bien sûr, surtout aujourd'hui, dans le monde dans lequel on vit! C'est ce que j'ai envie de faire dans la vie: être en connexion avec le cœur et l'âme des gens. C'est là où on se retrouve profondément humain... Ce qui fait que, quand on va mourir, on ne se souvient pas forcément de notre promotion... C'est quoi, les grands souvenirs? La naissance des enfants, l'être aimé, des histoires d'amour, des rencontres... Ce qui nous touche profondément dans la vie, c'est au niveau de l'émotion, pas au niveau intellectuel. Et puis, aujourd'hui, je trouve que les gens sont désespérés, malheureux, et c'est dommage. Dans les pays du Tiers-monde, c'est une misère matérielle, mais nous on a une misère psychologique, et celle-ci vaut bien la misère des bidonvilles et des favelas!

Pourtant, le clown a quelque chose de triste...

JCG: Oui, mais pas que ça! Le clown peut être triste, mélancolique, mais

pas que ça. Il peut avoir une bêtise joyeuse, la connerie – mais la bonne connerie! –, qui fait rire ou qui fait aimer, justement. Il peut être triste, mais aussi en colère, ça peut être un dic-tateur. Il n'y a pas de mauvais sentiment clownesque. Il peut être triste, vicieux, pervers, injuste, cruel... Toute la gamme des émotions, des sentiments humains. C'est justement pour cela qu'on s'y retrouve!

Tout ce qu'on ne peut pas se permettre, si on était ingénieur...?

JCG: Je pense qu'on peut se le permettre, mais pas forcément avec la même amplitude. Si on arrive à être pleinement ce que l'on est, ce n'est pas une question de clown ou d'ingénieur, c'est une question de personne. On a tous un souvenir d'un enseignant qui nous a marqué, on a aussi beaucoup de souvenirs d'enseignants qui ne nous ont pas marqués, ou négativement. Mais il y a peut-être des orientations qui se font, dans la vie, grâce à une personne. Parce qu'elle porte quelque chose, elle porte l'amour de sa matière, ou l'amour d'enseigner ou de transmettre. C'est magnifique, transmettre!

Et rétrospectivement, qu'est-ce que l'école aurait pu faire pour vous faciliter un peu la vie, vous permettre de découvrir plus vite votre chemin?

JCG: Je ne sais pas... Quelque part, mon chemin était celui-là. Difficile de dire "si...". Cela aurait été juste différent. J'avais peut-être à traverser tout ça. Je ne veux pas tomber dans le *Calimero* non plus! Chacun a ses trajets de vie personnels. J'ai traversé tout ça pour être ce que je suis aujourd'hui. La manière dont on transcende les difficultés pour que cela devienne des forces, pour que cela soit des enseignements, ça, c'est important. En étant plus à l'écoute, en ayant un enseignant ou deux qui, à un moment, se disent: "*Tiens, ce gars, il pourrait... mais pourquoi il ne peut pas?*". Moi je ne sais pas ce que je dégageais pour qu'on ne me le dise pas. Je venais plutôt d'une bonne famille, avec une bonne éducation, et il n'y a personne qui se penche sur vous dans ces cas-là. Je me souviens d'un prof d'anglais qui nous parlait comme à des adultes, des gens responsables, et je sais que cela m'a beaucoup touché et beaucoup aidé de me dire que j'étais considéré comme une personne.

La différence, dans votre parcours, c'était important, et mal vécu à l'époque...

JCG: Ah oui, c'est sûr... Mais bon, qui n'est pas différent?

Et votre différence d'aujourd'hui, par rapport à votre milieu familial, elle a réussi à passer, à être acceptée?

JCG: Oui, ça fait son chemin. Beaucoup plus avec mes parents qu'avec mon frère, qui se rend compte de choses aujourd'hui. Il a 4 ans ½ de plus que moi... Ça n'a pas aidé, à l'époque. Pour lui, je n'avais pas une vraie notion de la réalité, j'avais des problèmes psychologiques!

Votre personnage de clown, il a un nom?

JCG: Oui, Jean-Christian! Dans la vie, personne ne m'appelle Jean-Christian, c'est toujours "Jean-Chri" ou "JC". J'ai eu toute une histoire avec ce prénom, original et pas commun, et dont personne ne se souvient. Il y a un côté "Charles-Édouard", prénom composé original...

Et vous savez pourquoi on vous l'a donné?

JCG: Je crois que c'était pour des raisons musicales. Il y avait Jean-Christian MICHEL, un clarinettiste à la mode... Et en anglais, ça fait Jean-Christien! ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN
TEXTE BRIGITTE GERARD

1. Cf. article dans *Le Monde* du 18 juin 2009.
 2. La 4^e secondaire en Belgique.
 3. Prochaine création de la (nouvelle) Compagnie Salula: "Le Cabaret Démocratique", au Dakiling à Marseille, les 2 et 3 octobre 2009 (tél. 0033-491334514)
- contact: jcguibert@gmail.com

**UN RÉSUMÉ
DE CET ENTRETIEN
A ÉTÉ PUBLIÉ
DANS ENTRÉES LIBRES N° 41
DE SEPTEMBRE 2009,
PP. 8-9.**